

SOCIÉTÉ ET MORALE

Professeur d'Université Ioan HUMĂ
Université "Danubius" de Galati

Rezumat: *Morala este, și ea, un câmp al opțiunilor. Nu ne putem lega speranța de morala orgolioasă a Supraomului; unde nu-i compasiune și dăruire, înțelegere și sacrificiu, nu e nici morală. La fel, nu credem nici în falsa morală a egalitarismului dizolvant și a abstractei iubiri universale. Totodată, nu putem reține câtul moral al libertinajului tehnic, producător de „libertăți” grobiene. Credem, dimpotrivă, în morala ce se naște clipă de clipă pe drumul aspru al încordării diurne, al angajării dezinteresate în comuniune.*

Cuvinte-cheie: *alegere, comuniune, egalitarism, individualism, morală*

Abstract: *The moral is also a field of options. We can not hope about the moral pride of Superman; where there isn't any compassion, dedication, understanding and sacrifice, there isn't any moral. Also we do not believe in any false moral of solvent egalitarianism and of abstract universal love. At the same time, we do not retain the moral quotient of the technical license, producer of uncivilized “freedoms”. On the contrary we believe that the moral is born minute by minute on the grueling road of the daily tension, disinterested commitment in the communion.*

Keywords: *choice, communion, egalitarianism, individualism, moral*

Il n'y a pas longtemps, la presse informait d'un débat de niveau académique dans une grande ville de notre pays, aux participants représentatifs de la vie intellectuelle, ayant pour objet «l'assainissement

moral de la société roumaine». Avec un pessimisme pas du tout de circonstance, on peut quand même se demander: qui réussirait remplir ce desideratum et à quels instruments, tant que le plan moral de notre vie publique et privée supporte un clivage de fond, une rupture ontologique entre les composantes appelées à l'élever dans la lumière? Si la précarité morale, l'égoïsme et le cynisme dominant l'espace politique, des affaires, celui spirituel également, alors un tel assainissement moral est-il encore possible. Mais, d'abord, cette manière de poser le problème, est-il avvenu?

Il est bien connu que l'impasse morale, peut-être même l'anomie de notre société sont la pointe de l'iceberg. On a affaire à une crise de système, d'ordre global axiologique. Dans le champ moral, elle se manifeste aussi par versatilité et verbiage. Et puis, c'est l'image qui est cultivée presque partout, et non pas le fond.

De toute façon, l'idée de l'assainissement moral, élevée au rang de projet, implique une stratégie de campagne, ce qui, dans la morale, n'aboutit qu'à l'échec. En réalité, la société en son ensemble doit être changée à la racine, on doit produire une profonde mutation ontologique, pour que l'on puisse également son changement moral. Les exhortations moralistes et moralisatrices ne comportent aucune force cathartique. Et l'appel, plus d'une fois entendue: «Unissons nos efforts pour assainir moralement la société!» nous apparaît come au moins stérile. Il résulterait que ceux qui se le proposeraient seraient a priori moraux et, en outre, qu'ils détiendraient les instruments d'une telle entreprise. Autant d'impuissance, autant d'orgueil!

Finalement, ce n'est pas la morale qui change la face de la société, mais la société comme organisme intégral assurant le perfectionnement moral. Certes, à cet égard, tant l'idéal, que les personnalités exemplaires peuvent jouer un rôle, assumé cependant dans le contexte des changements globaux, destinés à le soutenir. Le mental public, implicitement l'attitude morale ne s'ébranlent qu'en conditions de choc, de dégringolade et de bouleversement social. Le mental de la discontinuité est, selon nous, fondamental pour le saut escompté, ce pourquoi, sans l'ombre d'un doute, l'éducation représente le moment de la continuité – si nécessaire, pourtant! – de la perfectibilité. Là où il n'est pas de tradition institutionnalisée du Bien, des acquisitions culturelles, de conscience enracinée et de spiritualité

profonde, le saut même du réveil sera long à venir.

Quelle rhétorique que cela puisse paraître, que faire? Une fois que l'exhortation moralisatrice ne porte pas fruit, et les moralistes mêmes devraient, au moins une partie d'eux, changer, il semble que, dans l'atmosphère de l'indifférence généralisée, soit-il d'ordre géologique, climatique, pandémique ou cosmique – en tout état de cause, une combustion dont les méga-proportions sont susceptibles de provoquer de nouvelles réactions et attitudes, cette fois-ci à l'échelle planétaire.

Néanmoins, il est besoin plutôt d'un autre horizon de conscience et d'autres repères moraux, repères cristallisés sous la pression de la crise socio-anthropologique réelle, non pas fixés dogmatiquement, ni d'une manière volontariste. D'autres fois, d'autres idéologies à teinte messianique, les doctrines du salut doivent recevoir des aspects tentants. Pour que les solutions quand même confuses ne transforment pas les bonnes intentions en autant de pas vers l'enfer, il faut que les esprits lucides confèrent une forme d'action politique à la raison pure pratique, à la volonté publique capable d'institutionnaliser les moyens aptes à vivifier les idéaux et aspirations de la solidarité humaine.

Entre autres, la gouvernance se doit d'être non seulement administration, le plus souvent bureaucratique, mais aussi pédagogie du travail, et de la gestion du bon et du bien public. Le Parlement, lieu d'habitude des disputes stériles et de la légifération perdue en technicisme et formalisme juridique, doit trouver son statut de personnalité collective, de conseiller – tant politique que moral, de la vie sociale et d'Etat ; les autres institutions sont appelées, elles aussi, à réaliser avec efficacité les missions assumées. A son tour, la société civile doit s'éveiller de son sommeil dogmatique et de la narcose du parti-pris politique. Là où le facteur subjectuel collectif n'instrumentalise pas son rôle virtuel, la nation et l'Etat peuvent déchoir dans un passivisme autodestructeur. Le salut ne vient pas d'ailleurs. La chose bien faite à la hauteur de chaque maillon du mécanisme global entraîne l'attitude souhaitable, l'idée active et les valeurs morales. La construction morale est d'ordre inductif. En cette matière, il n'y a point de place pour les exhortations moralistes, ni pour les solutions aventuristes taillées par les doctrines du salut. Celles-ci nous proposent ou imposent le

changement de la morale au nom de la morale du changement. En voilà pour une idéologie! Or, le problème n'est pas du changement – stratégie d'extraction volontariste – mais de la perfectibilité; perfectibilité rationnelle et pragmatique, non pas idéologique-dogmatique.

Dans cette perspective, la liberté, consacrée de nos jours comme but en soi et valeur absolue, entretient le libertinage, facteur d'érosion physique et psychique de l'individu. La liberté doit redevenir modeste, mais l'utile valeur-moyen, capable de servir à l'homme dans son ascension vers l'équilibre et la spiritualité.

Il est dit, à juste titre, que tout se passe causalement dans la nature et l'on ne saurait, pour cela, fouetter la mer, comme ce roi antique, pour avoir noyé ses bateaux. Là où tout se tient sous le signe de la nécessité et de l'aveugle hasard, la responsabilité n'existe pas. Le seul humain se l'assume; il est le seul à vivre l'expérience de la liberté. Autant de pris pour la philosophie de la liberté et pour l'éthique. Là, nous avons en vue que, plus que manifestement, la liberté comme but en soi et négation de la vie réelle aboutit à la crise du choix, à l'échec; vivre la liberté peut devenir l'angoisse de la liberté. Retournons, a-t-on dit, à Kant! Le philosophe de Königsberg parlait, pas du tout par hasard, de causalité par la liberté. Ainsi donc, une liberté se trouvant sous le signe de la détermination objective, selon l'ajout de Hegel. La liberté sise dans le champ du vivre absolument inconditionnel, est quichotisme, illusion vide. La valeur réelle de la liberté est le résultat du combat contre la résistance du donné, surtout de celui de notre être tellurique. La liberté n'est pas un état physique. Souvenons-nous des stoïques pour comprendre son statut ontologique, rattaché à la conscience. De la même manière, la liberté est un concept de relation, se trouvant dans la zone de la causalité, de la détermination en général, au-delà de quoi elle reste sans objet, une frénésie formelle, fantaisie ou négativisme volontariste, du type du libertinage. L'homme, fils de la nature, ramène le donné à l'intérieur de sa conscience. Sur ce plan, la tension existentielle entre la matière et l'esprit peut grossir la victoire du Bien. La morale ne naît pas purement et simplement de la négation du mal; il s'institue dans la conscience de soi de l'individu une «transcendance intérieure», dont le jeu vise la redirection des énergies de l'instinct vers des buts supérieurs, comme le montrait Freud. Ce

n'est pas la liberté en soi, en tant que fait souhaité, mais qui reste abstrait, qui donne la mesure du tragisme, souvent invoqué, de la condition humaine. Dans le fond, la force de la liberté est la force de la liberté gagnée. Elle ne nie pas le tellurique de notre être, mais le sublime. Aussi la vraie morale ne dissimule-t-elle pas le mal, ni ne le nie spéculativement ou ascétiquement. La sainteté est le vivre exemplaire, mais abstrait du Bien. Dans certaines situations, elle peut être une évasion des provocations de la vie. Grâce à Hegel, l'on a pu compris que la véritable morale assume la dialectique du mal dans l'histoire. Aussi la morale est-elle un processus: de la perfectibilité dans la situation. L'homme s'implique dans le monde, lui confère un sens en l'humanisant, pour que, par rapport à lui, obtienne le sens supérieur de sa vie.

L'homme concret, finalement l'humanité telle qu'elle est, ne saurait se tenir dans la lumière du Bien, si tant est qu'elle cherche son salut dans l'univers de la subjectivité suspendue d'une manière solipsiste. L'individualisme n'édifie rien, il reste une impuissance précieuse. Au contraire, chez les personnalités exemplaires, leur individualité remarquable concentre expressivement la profondeur de toute la socialité.

La vraie force de la morale réside, paradoxalement, dans sa faiblesse. La morale ne subsiste pas en soi, elle est la couche de profondeur de toutes les autres, elle est signification, non pas dans l'ordre des choses. Seulement considérée d'une manière réiste, mal sise aux marges de l'étant, implicitement du fait humain réduit à sa neutralité immédiate, la morale apparaît comme quelque chose en soi. Comme le soulignait Imm. Kant, elle appartient au monde du devoir. Les phénomènes et processus naturels relèvent du monde du donné, neutrale du point de vue de la valeur. Les faits et réalisations humains, de par leur côté matériel, relèvent du même monde. Un fait économique, une relation sociale d'ordre politique ou juridique disposent d'une certitude en soi, ayant un régime ontologique inconditionnel. Or, malgré la vision commune qui confère matérialité aux relations morales, celles-ci ne subsistent pas en tant que réalité directe. A la limite, on peut dire qu'il n'y a pas de relations morales entre les hommes, à l'instar des relations économiques ou politiques, etc. ces dernières reçoivent une signification morale en fonction de la dynamique de l'espace axiologique de la

communauté. Ainsi donc, il n'est pas de relations morales en soi, mais des relations économiques, politiques, juridiques ou d'un autre ordre social, qui reçoivent une signification morale. La morale, en tant que réalité relationnelle, ne se trouve pas aux côtés de celles déjà mentionnées, mais subsiste par elles; elle est leur immanence valorisante, leur validité.

Nous avons là un motif essentiel pour lequel, tout en refusant la réification de la morale, on ne saurait la considérer comme un «objet de l'assainissement», un projet d'ingénieur. Puisque, dans l'ordre sociétal, la morale s'améliore ou déchoit avec toute la phénoménalité sociale. Mais autant elle est frêle au plan des conditions, autant elle est résistante et active subjectuellement. Néanmoins, ce n'est que vécue tant qu'état d'esprit dans le climat modélisant de la communauté et de la communion, elle révèle sa force vive; considérée en tant qu'intériorité de la conscience ouverte au monde – la pensée – la morale est possible effectivement dans le seul espace généreux de l'altérité.

Dans ce qu'elle a de plus pur en tant que respiration désintéressée, la morale est plus démocratique que la politique qui revendique cet attribut. La morale, elle et seulement elle, est plus qu'humaine; elle est déjà humaine. Nous ne rattachons pas notre espoir à la morale orgueilleuse du surhomme; là où il n'y a pas compassion, ni don de soi, compréhension et sacrifice, il n'y a pas de morale. De même, nous ne croyons pas non plus à la fausse morale de l'égalitarisme dissolvant, et de l'abstrait amour universel. En même temps, on ne saurait retenir le quotient moral du libertinage tellurique, producteur de libertés frustes, au fond des servitudes du vice entretenu au nom des droits de l'homme, en fait, de ces droits de l'homme de ne plus être homme. Nous croyons, au contraire, à la morale chaussée de sandales poussiéreuses dans la rude voie de la tension diurne. Dans la poussière du chemin, scintille parfois l'or du ciel étoilé. C'est à cette morale que nous chantons les éloges dues. C'est elle qui nous dirige vers la seule transcendance véritable: celle humanisée. C'est en elle que nous projetons, en évitant les aliénations, ce qu'il y a de plus pur dans notre être. En nous élevant vers la forme idéalisée de l'humain, on se retrouve dans les profondeurs de l'esprit universel!